

Séquence pédagogique : La Grande Guerre en classe de Première :

Groupe 2 : Quelles souffrances pour quels soldats ?

Chacun de vous a travaillé sur un témoignage : Hans Carossa, Ernest Tucoo-Chala et Paul Lintier témoignent tous des souffrances endurées par les combattants. Mais ils témoignent également de la différence de situation qui peut exister entre les combattants selon leur secteur, leur arme ou leur grade.

Vous disposerez de dix minutes, durant le cours, pour répondre à cette question : quelles souffrances pour quels combattants ?

Pour vous aider à bâtir votre intervention, répondez à ces deux questions :

- 1) D'après les témoignages que vous avez étudié, quelles souffrances évoquent les combattants ?

Conseil : commencez par regrouper les apports des trois témoignages sur lesquels vous avez travaillé (points communs, différences). Demandez-vous ensuite qui est responsable de ces souffrances : l'ennemi ? les autorités militaires ? les aléas naturels ? etc.

- 2) Montrez qu'il existe de profondes différences en fonction du secteur, de l'arme ou du grade. Procédez comme pour la question précédente (appuyez-vous sur ce que vous connaissez déjà) et demandez-vous, pour chacun des témoignages ci-dessous, en quoi ils montrent l'extrême disparité des situations sur le front.

Ressources :

- « **Petit lexique de la Grande Guerre à l'usage des élèves** » : arme, tranchées, infanterie, artillerie, morts.
- **Quelques extraits de témoignages de combattants :**

Marcel Papillon, simple fantassin a assisté à l'enlèvement du front : les armées fortifient leurs positions et les tranchées apparaissent. Le 25 septembre 1914, Marcel vient de participer à un assaut meurtrier contre des tranchées allemandes dissimulées au ras du sol. Cet assaut est repoussé dans la panique sous un feu d'artillerie et de mitrailleuses. Il écrit à ses parents : « Je viens encore de passer au travers une fois. Je croyais bien ne jamais vous revoir. Le régiment a beaucoup souffert pendant deux jours. Quelles tristes journées ! Nous n'avons presque plus d'officier, le 1/3 du régiment (plutôt la 1/2) manque à l'appel. Tous morts ou blessés. [...] Pauvre infanterie, c'est un carnage. Les autres armes n'ont presque pas de pertes. Les Allemands ont reculé, mais à quel prix ! [...] Pour Lucien, quoi de neuf ? Qu'il s'évite d'aller dans l'infanterie, car ce n'est pas encourageant. »

Il écrit le 25 janvier 1915 à ses parents, à propos d'une connaissance qui a obtenu un poste d'infirmier : « tant mieux pour lui. Mais le maniement du fusil et un peu de vie dans les tranchées lui auraient appris à vivre. Il passera la guerre à faire la bombe, tandis que nous autres, depuis déjà 6 mois de souffrance, n'apercevons pas encore la fin de nos peines. »

André Kahn, justement, obtient ce poste. Le 16 mars 1915, il change de fonction : de brancardier, il passe infirmier. Il raconte ce changement dans une lettre : « J'ai débuté [...] dans mes fonctions d'infirmier. Ma foi notre rôle n'est point méprisable. Nous soulageons bien des souffrances ! Certes nous risquons beaucoup moins notre peau qu'un simple pioupiou [fantassin] ou même un brancardier. Il faut qu'un obus tombe en plein sur notre poste de secours pour qu'il nous atteigne... et un tel accident est assez rare. Nous sommes à l'abri des balles. »

Henri Bénard est commandant. Le 26 octobre 1914, dans une lettre, il fait part de ses conditions de vie : « j'ai repris la vie de tranchée ; ou plutôt mes hommes ont repris cette vie, car j'ai le bonheur d'avoir une maison en ruines dans laquelle nous faisons notre cuisine et dans la cave de laquelle nous nous abritons quand les grosses marmites tombent. »